



Quelques procédés humoristiques dans le fabiau de dame Sirith

Philippe Marquis

► To cite this version:

Philippe Marquis. Quelques procédés humoristiques dans le fabiau de dame Sirith. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais, Jun 1998, Nancy, France. pp.021-030. <hal-04680804>

HAL Id: hal-04680804

<https://hal.science/hal-04680804v1>

Submitted on 2 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Philippe Marquis
Université de Paris IV

Quelques procédés humoristiques dans le fabliau de *Dame Sirith*

Dame Sirith est un texte moyen-anglais de 450 vers qui date vraisemblablement de la fin du XIII^e siècle. Il nous est parvenu à travers un unique manuscrit, Digby 86, conservé à la bibliothèque bodléienne. Ce conte n'est pas d'origine insulaire. On en trouve des versions plus anciennes et relativement proches en Orient. Cependant, il faut nous garder de lui attribuer une origine exclusivement orientale. En effet, on sait depuis les travaux de Joseph Bédier (notamment depuis la publication de sa thèse en 1893) que seule une infime partie des fabliaux est véritablement originaire de l'Orient. En ce qui concerne l'Occident, on retrouve des histoires semblables dans la *Disciplina Clericalis* traduite par l'Espagnol Pierre-Alphonse au milieu du XII^e siècle, dans la *Gesta Romanorum* compilée en Angleterre au XIV^e siècle, chez Nicole Bozon et chez Arnold de Liège.

La version moyen-anglaise¹ est précédée d'une courte phrase en français : *Ci commence la fable et la cointise de Dame Siriz*. Outre le fait qu'elle nous renseigne peut-être sur la manière dont l'histoire est arrivée en Angleterre (par le biais d'une source française), cette phrase nous informe sur le genre auquel se rattache *Dame Sirith* : c'est un fabliau, un récit d'imagination qui s'oppose aux autres récits tels que les *bruts* et les *histoires* qui, eux, étaient censés rapporter des faits authentiques. A ce propos, il convient d'ajouter que le terme

1. L'édition utilisée est celle de J.A.W. Bennett et G.V. Smithers dans *Early Middle English Verse and Prose*, Oxford, 1966.

de *fable* ne doit pas nous tromper. Il n'est pas à prendre au sens strictement ésopien de conte moralisant dont les personnages sont des animaux. Au Moyen Age, dans le domaine des lettres françaises, les termes de *fableau*, *fabel*, *conte*, *dit*, *exemple*, *fable*, *lai*, *proverbe*, *cointise*, *truffe*, *risée* semblent tous coexister de manière indistincte dans la conscience des auteurs.

Il est assez malaisé de définir avec rigueur le fabliau. Nous en voulons pour preuve la variété des définitions qui se sont succédé depuis le siècle dernier. Néanmoins on constate que le fabliau se présente toujours comme un court récit en vers. En général, la longueur est comprise entre 200 et 500 vers et il est très rare qu'elle atteigne les 1000 vers. On y trouve un nombre réduit de personnages (de deux à cinq) ; l'action est unique, elle se déroule dans un seul cadre et en un temps resserré. Il est également très rare que les anecdotes et les péripéties se juxtaposent dans un même texte. Enfin, ses héros appartiennent presque toujours aux couches populaires de la société et, pour reprendre les mots de Philippe Ménard, les fabliaux sont des contes à rire.²

Dame Sirith présente beaucoup de caractéristiques propres aux fabliaux. Ainsi, tous les personnages appartiennent aux couches populaires : il est question d'un marchand absent de son domicile pour ses affaires, de la femme de ce dernier, d'un clerc et, enfin, d'une vieille entremetteuse indigente. A propos de l'histoire présentée, c'est celle de rapports physiques illicites (l'adultère) obtenus par un habile stratagème. Nous pourrions même dire que *Dame Sirith* illustre l'un des schémas préférés des fabliaux : celui dans lequel sont mis en relation le mari, sa femme, l'amant de la femme, l'entremetteuse.

Voici à présent un résumé de l'histoire présentée dans *Dame Sirith*.

2. Philippe Ménard, *Les Fabliaux, contes à rire du Moyen Age*, Paris, 1983.

Le fabliau de Dame Sirith

Un clerc, prénommé Wilekin, est fort amoureux d'une femme mariée. Un jour que le mari est à la foire de Boston, le clerc en profite pour se rendre chez la dame et lui déclare son amour. Hélas, la dame ne veut rien savoir ; honnête, vertueuse et droite, jamais elle ne trompera son mari, qu'elle prétend aimer plus que quiconque. Wilekin se fait alors plus insistant mais il n'obtient rien de la bourgeoise et, tout à fait dépité, il prend congé en la maudissant. C'est alors qu'il rencontre un de ses amis à qui il s'ouvre de ses malheurs. Ce dernier lui conseille de se rendre chez une certaine Dame Sirith qui, seule, peut l'aider. Wilekin part alors chez elle et lui expose son ennui. Tout d'abord, elle refuse purement et simplement. Mais, bien vite, l'argent offert par le jeune clerc la fait changer d'avis. Le marché est conclu et elle part chez l'épouse du marchand, accompagnée d'une chienne dont, à la plus grande stupeur de Wilekin, elle badigeonne copieusement les yeux de moutarde et de poivre. A la bourgeoise, Sirith récite tous les malheurs qui l'accablent, le plus affreux d'entre tous étant encore cette chienne larmoyante qui l'accompagne : la bête n'est autre que la fille de la vieille, qui pour avoir refusé les avances d'un clerc a été jadis changée en chienne. C'est pour cela que le pauvre animal ne cesse de pleurer ! Terrifiée, l'épouse raconte alors à Sirith ce qui, la veille, lui est arrivé avec Wilekin. Que peut-elle donc encore faire pour ne pas être à son tour changée en chienne ? Céder aux avances du clerc, bien entendu ! Telle est la réponse de Dame Sirith à notre pauvre bourgeoise qui implore alors la vieille rouée de retrouver Wilekin et de lui dire qu'elle a changé d'avis. Pour cela, Sirith sera bellement récompensée. Naturellement, Sirith n'a guère de mal à retrouver Wilekin et à le faire retourner chez Margerie, la femme du marchand. On devine facilement ce qui se produit entre eux... « Qui est assez fol pour qu'à nul prix il puisse avoir commerce avec sa bien-aimée, c'est pour mon plus grand bien que je vais l'y aider car je suis fort savante en la matière. » Telle est la conclusion de Dame Sirith à toute cette histoire.

A travers le résumé qui vient d'être présenté, le lecteur comprendra que, dans *Dame Sirith*, comme en fait dans la très grande majorité des fabliaux qui nous sont parvenus, c'est avant tout un comique de situation qui prédomine. Efficacité (à faire rire) et brièveté (pour faire rire) sont les mots d'ordre du genre. Cependant, des liens certains doivent exister, unissant la langue utilisée et ce comique particulier, faisant d'elle l'auxiliaire précieux du rire, du sourire et du plaisant. C'est ce que nous allons étudier à présent.

Tout d'abord, une première remarque sur la langue employée : même si, comme nous l'avons observé déjà, l'histoire de *Dame Sirith* se déroule dans un cadre populaire, le lecteur remarquera fort peu d'expressions vulgaires et de grossièretés dans le texte. Et, cependant, le sujet est pour le moins scabreux puisque, répétons-le, il est question de rapports sexuels illicites. Cela n'a en fait rien d'exceptionnel. En effet, dans beaucoup de fabliaux français, on rencontre un souci des bienséances qui conduit à employer sinon un style proprement distingué du moins une langue décente, convenable. C'est par exemple le cas dans *La Bourgeoise d'Orléans*, qui nous est rapporté sans un seul mot grossier.³

L'un des procédés humoristiques rencontrés dans *Dame Sirith* et par lequel nous allons commencer est celui de la langue pittoresque. Sous cette expression, il convient de regrouper ce qui, au niveau de la langue utilisée, concourt à faire sourire le public. D'une manière générale, nous pouvons y inclure les exclamations et les interjections à caractère familier, les apostrophes péjoratives, les malédictions comiques, certains jurons, formules et comparaisons imagées, euphémismes, effets dissonants, les glissements de sens et, parfois, le mode allusif. Les catégories de la langue pittoresque rencontrées dans *Dame Sirith* sont au nombre de quatre. Comme nous allons le voir à présent, certaines d'entre elles ne comportent que peu

3. Rosanna Brusega (ed.), *Fabliaux*, Paris, 1994, pp. 166-84.

Le fabliau de Dame Sirith

d'éléments tandis que d'autres sont mieux représentées à travers le fabliau.

1. Nous débiterons par l'interjection à caractère familier. Il n'y a probablement qu'une seule interjection familière dans l'ensemble du conte. Elle apparaît au vers 115, prononcée par la femme du marchand : *Wee, wee, oldest thou me a fol ?* Au sens strict, l'interjection *wee* ne possède rien de franchement humoristique ni de très familier. Selon l'Oxford English Dictionary (OED), elle est souvent utilisée pour signifier l'attention ou bien l'emphase et elle précède des énoncés exprimant en général ce qui est désagréable, regrettable. Fréquente dans des textes de genre plus élevés que les fabliaux, on la rencontre par exemple dans le *Cursor Mundi*. Cependant, dans *Dame Sirith*, il semble qu'une forme de langage familier émane directement de cette interjection. Le redoublement de *wee* sonne en quelque sorte comme le calque de la langue du quotidien et l'on peut rendre l'ensemble du vers 115 en français par : *Oh là ! oh là ! me prends-tu pour une sotte ?*

Cette double interjection ne saurait être qualifiée d'expressément comique mais, dans le contexte où elle est employée (celui d'une discussion pour le moins animée entre des personnages appartenant aux couches inférieures de la société médiévale), elle revêt un aspect familier propre à faire au moins sourire le lecteur. En effet, l'intrusion de la langue parlée dans l'écrit prend bien souvent une valeur savoureuse et divertissante.

2. La formule grivoise, les paroles égrillardes sans ambiguïté ne se rencontrent qu'en un seul point du récit, ce qui est assez normal pour les fabliaux car, en règle générale, ces expressions ont rarement plus d'une occurrence dans un même texte. Ce sont les vers 440-41, prononcés par Sirith en guise d'ultime conseil au jeune homme :

Goddot so I wille, and loke that thou hire tille,
And strek out hire thes.

On peut difficilement faire plus explicite et les bienséances nous interdisent d'en donner une traduction immédiate... Cette allusion

très imagée définit l'acte sexuel et, plutôt que de nommer ouvertement les choses, elle en éveille vivement l'idée. L'acte sexuel ne reçoit pas plus de description, mais il y est brièvement et malicieusement fait référence par la vieille entremetteuse. Nous pouvons également y voir la création d'une relation de complicité entre Sirith, Wilekin et le public. L'utilisation d'un registre plus direct aurait pour conséquence majeure de rompre ce sentiment de complicité entre les personnages et le public.

3. Les apostrophes injurieuses sont au nombre de trois dans ce fabliau. Elles ont pour caractéristique commune d'être toujours prononcées par Sirith. La première intervient au vers 201 : *Blesse the, blesse the, leve knave !* réplique Sirith à Wilekin après qu'il l'a implorée de l'aider à gagner l'amour de Margerie. C'est à la dernière partie de ce vers que nous allons maintenant nous intéresser. *Knave* est un substantif qui en moyen-anglais recouvre une grande variété de sens, allant de l'enfant de sexe masculin au jeune homme, en passant par le gredin et le bon à rien. L'expression *leve knave* n'a en elle-même rien de péjoratif. Au contraire, d'après le Middle English Dictionary (MED), c'est même une façon amicale et familière de parler à un jeune homme. A priori, il n'y a donc pas ici la moindre trace d'une apostrophe injurieuse. Une telle conclusion est bien hâtive et il nous faut un instant examiner avec attention le contexte dans lequel Sirith prononce ces paroles. A ce point du récit, Sirith est précisément en train de réprimander Wilekin qui vient d'évoquer les pouvoirs occultes qu'elle est censée posséder (vers 189-90). Jouant les vieilles femmes respectables et pieuses, elle se défend de connaître quoi que ce soit à la sorcellerie (206) et termine en maudissant l'ami de Wilekin qui avait conseillé à ce dernier de venir demander son aide (213-14). En raison de ce contexte particulier, *leve knave* prend un sens injurieux, négatif, qui se rapproche plus de *misérable* et de *gredin* que d'un terme proprement affectueux. C'est le contexte qui nous donne la valeur d'apostrophe injurieuse du vers 201 et, ici, le rire vient principalement du ton ironique. Cette ironie est fondée sur un détournement de langage :

Le fabliau de Dame Sirith

celui d'une expression familière et amicale employée dans un contexte négatif et de réprobation envers la personne à laquelle elle est destinée. En ce qui concerne la répétition de *Blesse the*, au début du vers, elle a pour fonction de renforcer cette ironie.

La seconde apostrophe injurieuse intervient au vers 288 et, comme il a déjà été signalé, c'est Dame Sirith qui la prononce : *Be stille, boinard !* s'exclame-t-elle alors que Wilekin s'alarme de la voir saupoudrer copieusement le museau de la chienne de poivre et de moutarde. La forme moyen-anglaise *boinard*, dont la plus ancienne occurrence est celle de *Dame Sirith*, vient de l'ancien français *buisnard/t*, construit d'après *buse*, un type d'oiseau de proie réputé de nature lente et stupide. Nous trouvons par exemple en français, avant le XV^e siècle, le proverbe suivant : « l'on ne peut faire d'une buse un épervier ». Par analogie avec l'animal, *boinard* était appliqué à une personne niaise, à un crétin. Cependant, à y regarder de plus près, l'on se rend bien compte que règne dans le conte une incertitude. A qui donc est destiné le vers 288 ? A Wilekin ou bien à la chienne de Sirith ? En effet, la phrase peut tout autant s'appliquer à l'un qu'à l'autre. Ici, à la différence du cas précédent, le contexte brouille les pistes. Cette incertitude dans l'emploi d'un terme déplaisant est délibérée dans le récit et tient lieu de mécanisme comique.

4. L'expression imagée sans connotation sexuelle intervient à deux reprises dans notre conte. La première, *So ich ever mote biden yol*, littéralement « je puis tout aussi bien attendre Noël », est prononcée par Margerie au vers 116 pour signifier à Wilekin qu'elle ne cédera point à ses avances. La référence à Noël n'a bien évidemment pas de rapport avec le contexte de notre fabliau, mais son utilisation délibérée souligne, du point de vue de Margerie, l'improbabilité d'une relation entre elle et le clerc. A défaut d'être sans conteste humoristique, cette formule, qui reprend peut-être une expression courante au XIII^e siècle, demeure avant tout plaisante. Elle illustre assez bien ce sens de la répartie sympathique dont sait

faire preuve la langue populaire et c'est intuitivement que nous la sentons suffisamment pittoresque pour qu'à défaut de provoquer le rire elle suscite au moins le sourire.

Make me siker with word on hond, prononcée par Sirith au vers 240, est notre seconde expression imagée. En d'autres termes, Sirith considère que les paroles ne peuvent jamais autant rassurer que les garanties financières. Ici encore, point n'est besoin de trop se forcer face à ce *word on hond*, formule pleine de malice qu'utilise la vieille entremetteuse pour demander de l'argent à Wilekin.

5. Ce sont incontestablement les expressions véhiculant l'idée de sexualité qui apparaissent le plus fréquemment. On en dénombre quatre particulièrement explicites à travers l'ensemble du conte. Elles ont pour caractéristique majeure d'être construites sur le mode allusif qui, comme nous le savons bien, en dit beaucoup moins mais en suggère tellement plus. C'est peut-être par souci d'éviter le scandale que les auteurs des fabliaux utilisent souvent le mode allusif lorsqu'ils veulent évoquer l'idée de comportements et d'actes que les règles de la bienséance interdisent d'exprimer sans détours. On préfère donc solliciter l'imagination plutôt qu'énoncer la chose de manière immédiate. Au public des fabliaux est laissé le bonheur de découvrir le sens exact de ce qui est dit à demi et, de cela, naît un sourire de connivence, de complicité entre l'auteur, les personnages et le public.

La première de ces expressions pittoresques en rapport avec l'idée de sexualité intervient aux vers 83-84 : *him burth to liken wel his lif / That migtte welde sett a vif in privité*. Prononcée par Wilekin, l'acte sexuel y est représenté sous la forme d'une conquête, par l'utilisation du verbe *welden*. De plus l'idée de rapports physiques est renforcée par l'association de ce verbe avec *in privité*.

La seconde expression se trouve aux vers 101-102, lorsque la femme du marchand exprime face à Wilekin son refus de tromper son mari : *I shal don selk falseté / On bedde ne on flore*. La fidélité et la volonté de ne point transgresser sont ici clairement présentées.

Le fabliau de Dame Sirith

Selon le MED, *falseté* a le sens de tricherie, de malhonnêteté, de tromperie. Nous n'y observons pas un véritable glissement de sens mais la création d'une expression piquante et imagée pour évoquer l'adultère. Notons également l'effet d'insistance, quasiment de lourdeur, créé par le vers 102, *On bedde ne on flore*, en même temps qu'il donne l'image d'un acte vil et bestial.

Déjà présente aux vers 82-84, l'utilisation d'un registre à consonance presque martiale, évoquant la conquête et la domination, se retrouve également aux vers 221-222 pour faire allusion au commerce charnel : *help, dame Sirith, if thou maut / To make me with the sueting saut* demande Wilekin à Siriz. Véritable métaphore, *sueting saut* désigne ici l'acte sexuel. *Saut*, forme réduite de *assau(l)t*, avait à l'origine un sens strictement militaire. Par glissement de sens, le terme est devenu un synonyme pour désigner l'adultère et a donné lieu à la création de diverses expressions plaisantes et imaginées dont *sueting saut* nous offre une assez bonne illustration.

Enfin, la dernière expression que l'on peut relever est celle du vers 438 : *Wile ich and hoe shulen plaie*, dans lequel le rapport physique est délibérément placé au niveau du simple jeu.

Ces quatre expressions pittoresques en rapport avec une sexualité vécue dans la transgression des règles sociales ayant été présentées, il reste maintenant à en donner une interprétation, à justifier leur présence dans le texte. Nous dirons que ne pas nommer les choses ouvertement, employer l'expression plaisante permet en quelque sorte de dédramatiser, de diluer l'angoisse suscitée tant chez Wilekin que chez Margerie par l'acte sexuel hors des liens matrimoniaux, chose qu'aucun ne peut honnêtement considérer comme insignifiante.

Au fil de cette recherche n'ont été abordés que quelques points parmi une quantité d'autres, et les plus familiers d'entre nous avec

Dame Sirith m'en excuseront. Nous dirons pour clore cet exposé que les passages humoristiques ne se présentent pas en blocs compacts. Plutôt, ils sont dispersés à travers tout le texte et sont toujours brefs. Une exclamation, un mot, au mieux deux vers qui se suivent suffisent à créer un sentiment de malice plaisante, de bonhomie propre à faire au moins sourire l'esprit le plus épais. Cette brièveté s'explique par le genre même du fabliau, récit de taille restreinte impliquant rapidité et concision et qui, donc, interdit les longues digressions que l'on rencontre dans les romans courtois. Oeuvres puisant leur inspiration dans les couches populaires de la société (ce qui ne signifie en rien qu'elles soient destinées aux classes sociales qu'elles mettent en scène), les fabliaux utilisent volontiers la langue et les expressions des vilains, des marchands et des clercs à des fins divertissantes. Si, comme il a été dit dans l'introduction, l'humour y est avant tout lié aux situations, le jeu de mots, l'allusion savoureuse, l'expression imagée n'en sont pas absents : « Au fond, de loin en loin, se laisse percevoir ou deviner un phénomène connu de tous les temps : l'existence d'un vocabulaire comique ou plutôt de vocables épars qui ont une certaine charge comique en raison de leur phonétisme, de leur origine, de leur emploi, de leur aspect évocateur. »⁴

4. *Op. cit.*, p. 170.